



CLASSIQUES
GARNIER

DÜRRENMATT (Jacques), GERMONI (Karine), « Biographie de Laurent Mauvignier », *in* GERMONI (Karine), DÜRRENMATT (Jacques) (dir.), *Laurent Mauvignier*, p. 277-281

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08131-9.p.0277](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08131-9.p.0277)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2019. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

BIOGRAPHIE DE LAURENT MAUVIGNIER

Laurent Mauvignier est né en 1967 à Tours. Il passe son enfance à Descartes, en Touraine, avec ses parents, ses deux frères et ses deux sœurs. Après une année au Lycée professionnel de Descartes et une première année de BEP comptabilité, il entre, en 1984, à l'école des Beaux-Arts de Tours d'où il ressort diplômé en 1991 (DNSEP). S'ensuivent plusieurs années passées à l'université : deux ans de Lettres modernes à Tours, deux ans de Maîtrise d'arts plastiques à Paris 8, puis une année de CAPES par correspondance. En 1997, Laurent Mauvignier décide de se consacrer uniquement à l'écriture.

Il publie son premier roman, *Loin d'eux*, en 1999, aux éditions de Minuit, qui sont toujours aujourd'hui sa maison d'édition. Le livre apparaît immédiatement comme une révélation par l'originalité de sa structure et les qualités de son écriture polyphonique mises au service d'une puissance émotionnelle hors-norme, très éloignée en apparence des préceptes du Nouveau Roman et de la génération Minuit qui lui a succédé mais voisine, dans l'exigence poétique, des figures tutélaires que sont Beckett, Simon, Duras, et plus récemment, Koltès et François Bon.

Publié l'année suivante, *Apprendre à finir* creuse avec autant de réussite le même sillon mais de façon cette fois monologique. Ce deuxième roman est récompensé de plusieurs prix (Wepler, Livre Inter et du deuxième roman).

Les ouvrages que Laurent Mauvignier publie dans les années qui suivent immédiatement (*Ceux d'à côté* en 2002 et *Seuls* en 2004) rencontrent un succès plus mitigé, et pour cause : avec *Ceux d'à côté*, il pose le problème que soulève l'empathie que produit le monologue. Cette fois, contrairement à la narratrice d'*Apprendre à finir*, la narration

est portée, en partie tout au moins, par un personnage – un violeur – auquel le lecteur n’a pas envie de s’identifier. La critique et le public sont déconcertés par la noirceur et la violence du livre. *Seuls*, lui, passe insensiblement du roman intimiste, comme les précédents, à une entreprise plus ouvertement romanesque, avec l’apparition d’un suspense qui tire vers le thriller.

En 2006, avec *Dans la foule*, c’est le retour au roman polyphonique, et pour la première fois à un monde clairement identifiable et à une structure plus romanesque, comme si s’emparer du réel renforçait, paradoxalement, l’élan fictionnel. Le livre tourne autour du drame du stade du Heysel qui s’est déroulé vingt ans plus tôt (en 1985). La critique est quasi unanime à louer l’ambition et les qualités d’écriture et de narration d’un livre qui, au même titre que le suivant, va faire de l’écrivain une référence incontournable qui permet de comprendre le renouvellement du récit romanesque « historique » au début du XXI^e siècle.

Écrit en partie lors d’un séjour à Berlin, avant de partir à Rome comme pensionnaire de la Villa Médicis entre 2008 et 2009, *Des hommes* est finaliste du prix Goncourt et rencontre un très beau succès public. Revenant de façon âpre et dense sur la guerre d’Algérie et ses conséquences, il apparaît comme un concentré des qualités de l’écrivain qui réussit à concilier une exigence extrême, saluée par des travaux universitaires toujours plus nombreux, et une capacité à fédérer un public de plus en plus divers et large. Le livre semble rompre avec les échecs des livres et des films sur le thème de la guerre d’Algérie : c’est qu’il parle autant de la guerre que de ses conséquences. Parmi les lecteurs, beaucoup de gens de la génération de Mauvignier, dont les pères, oncles, voisins, sont revenus d’Algérie avec leurs blessures secrètes et tues, créant dans l’univers familial et dans le rapport de filiation d’impressionnantes zones de silence. C’est ce thème, précisément, qui remporte la plus forte adhésion de la part des lecteurs de *Des hommes*.

Lorsque paraît *Ce que j’appelle oubli* en 2011, cette fois la presse reste muette, à part trois notules et un article conséquent dans *La Croix*, signé par Sabine Audrerie. Alors que le lectorat attendait un roman dans la lignée du précédent, il se retrouve face à un texte court composé d’une seule phrase, un geste plutôt qu’un livre qu’on a voulu à tort lire comme

un roman. Mais très vite, la virtuosité et la puissance émotionnelle vont frapper les esprits, y compris d'écrivains importants qui y voient un manifeste de la capacité de la littérature française à se renouveler à travers un usage repensé du monologue. Le succès de *Ce que j'appelle oubli* va s'affirmer en 2012, à travers la transposition théâtrale proposée par Denis Podalydès à la Comédie-Française et par un ballet d'Angelin Preljocaj qui réalise du texte une adaptation chorégraphique. *Ce que j'appelle oubli*, inspiré d'un fait divers mais surtout dans la forme de *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès, est, de fait, une invitation à la profération, à l'incarnation, un appel lancé au plateau.

Il ne s'agit pas là de la première adaptation scénique d'un texte de l'auteur. Passionné par le cinéma et les arts de la scène, Laurent Mauvignier avait donné son accord à une première adaptation de *Loin d'eux* au théâtre dès 2002 (réalisée par J. Nizard), suivie d'une deuxième en 2009 (cette fois, par le collectif Les Possédés, dirigé par D. Clavel et R. Dana). En 2005, il avait écrit un dialogue *Le Lien*, qui amorçait un travail spécifiquement théâtral.

En 2012, il écrit pour Les Possédés la pièce *Tout mon amour*. Créé au Théâtre Garonne à Toulouse et joué ensuite à Paris au théâtre de la Colline, le texte est reçu avec enthousiasme par la critique. La réception de la pièce est plus mitigée, mais le public est là, c'est un succès. Après les retrouvailles avec Les Possédés, viennent celles avec Angelin Preljocaj, qui lui demande une pièce pour la Cour d'honneur du Palais des Papes. Ce sera *Retour à Berratham*, créée par le Ballet Preljocaj au Festival d'Avignon, en juillet 2015. La rencontre avec le public n'est pas immédiate. Le spectacle, conçu entre danse et texte, est mal perçu : le texte semble empêcher, pour ceux des spectateurs qui venaient voir de la danse, d'adhérer à la proposition. La reprise de *Retour à Berratham*, à Chaillot puis en tournée, quelques mois plus tard, offre une version retravaillée, plus acérée, plus resserrée, avec une meilleure harmonisation de l'ensemble. Le spectacle a gagné en maturité, les interprètes se sont approprié le texte, les danseurs ont gagné en précision. Le succès est cette fois au rendez-vous.

Une légère blessure est, au départ, un texte écrit pour Johanna Nizard (des retrouvailles, là encore). Le texte avait été lu en juillet 2013 pour les fictions radiophoniques de France Culture, en direct du musée Calvet

à Avignon, pendant le Festival. De 2013 à 2016 le texte a été réécrit, adapté pour le plateau. Créée à Paris au théâtre du Rond-Point, en novembre 2016, la pièce est bien accueillie, tant par le public que par la critique. La mise en scène est assurée par Othello Vilgard, avec qui Laurent Mauvignier a réalisé, en 2015, la version filmée de *Tout mon amour*.

Les deux ouvrages de fiction qui se publient au cours de la même période manifestent une volonté de renouvellement formel. *Autour du monde* (2014) est constitué d'un ensemble de récits qui se déroulent dans des lieux très différents et ne sont reliés en apparence que par un événement dramatique (le tsunami de Fukushima) qui leur est contemporain. Le livre fait écho à *Dans la foule*, par sa façon de tourner autour d'un événement collectif, mais refuse cette fois la connexion entre les personnages. Le roman est ici tiré à son extrême limite : les personnages disparaissent au fur et à mesure de leur apparition, il n'y a pas de hiérarchie dans leur présentation. Le public est en partie déconcerté mais la presse, dans sa grande majorité, soutient le livre.

Continuer (2016) est un livre à relier avec l'intimité d'*Apprendre à finir* d'un côté, et avec les grandes interrogations qui parcourent *Dans la foule* et *Autour du monde*. Écrits à la troisième personne, *Autour du monde* et *Continuer* ont déclenché des réactions partagées. Une partie de la critique trouve le livre trop romanesque et moins « écrit », peut-être trop facile d'accès pour être honnête. Elle s'étonne de trouver une fin presque heureuse ou apaisée (comme c'était déjà le cas pour *Dans la foule*), et un discours politique qu'elle accuse d'être bien pensant, politiquement correct, sans se soucier du contexte qui l'a fait naître, comme si les livres s'écrivaient hors de la vie de leur auteur. Une autre part, au contraire, salue la justesse des portraits d'une mère et de son fils, et voit l'engagement politique pour ce qu'il est dans le livre, un ressort narratif porté d'abord par les personnages. Tout invite peut-être à lire dans ce roman d'abord un amour pour le cinéma, tant l'écriture, par ailleurs, semble taillée pour une adaptation. C'est mal voir que les retours dans le temps, les différentes strates de réel (les rêves comme les souvenirs) posent beaucoup de problèmes à l'adaptation, tentée, malheureusement sans grand succès, par Joachim Lafosse en 2018. L'enjeu de ce livre : faire tenir sur la ligne droite d'un récit les courbes des temps humains.

Continuer ouvre la route au cinéma, dont Mauvignier ne cache pas qu'il a le désir, lui clairement dont l'imaginaire est construit autant par les films que par les livres et le théâtre. Dans *Visages d'un récit* (2015), il explique que pour lui, l'essentiel, c'est de relancer en permanence le risque de l'écriture dans un dialogue entre différentes formes d'art, comme entre différentes formes à l'intérieur de chaque art. C'est précisément ce dialogue que Mauvignier met en œuvre dans sa dernière création le court-métrage, *Proches*, qu'il a écrit et réalisé, et qu'a produit Sylvie Pialat en 2018. Une œuvre en mouvement, donc, qui n'a pas fini de s'écrire et de s'inventer au fil de sa pratique.

Jacques DÜRRENMATT
et Karine GERMONI